



RENCONTRE... AVEC EDGAR MORIN

Propos recueillis par
Denis Baranger et Thierry Baranger

MELAMPOUS : Le juge des enfants se trouve à une place privilégiée d'observation de l'état de la société, de ses dysfonctionnements tant collectifs que familiaux ou individuels et ceci, tout en baignant dans ce que l'on pourrait appeler "L'Esprit du Temps". Sa fonction le fait intervenir dans un cadre "repéré" : le cadre judiciaire - à la fois comme référence protectionnelle et sanctionnatrice de la transgression. En cela, nous pensons qu'il a une fonction structurante, par l'intégration de la Loi et donc par la transmission d'un sens dans la vie de jeunes et de familles en grande difficulté. D'où notre première question qui tournera autour de l'intégration. Nous avons l'impression que les grandes institutions de l'Etat - scolaires, sociales et sanitaires - n'arrivent plus à jouer ce rôle intégrateur de mise en place d'un lien social. Cette question en amène une seconde autour de la laïcité, concept qui a été soumis dans les dix dernières années à un profond remaniement à travers deux faits significatifs : l'échec, en 1984, du projet de Grand Service Public Unifié et Laïc de l'Education nationale et, en 1989, le grand débat qui a entouré l'affaire dite des foulards islamiques.

E. MORIN : La France s'est historiquement constituée par francisation de peuples et d'ethnies extrêmement diverses. Ce processus multiséculaire de francisation ne s'était pas seulement effectué par la force mais aussi en douceur et en profondeur. Il est frappant de voir que l'identité française n'a pas impliqué la dissolution de l'identité provinciale mais qu'elle a effectué sa subordination ; elle comporte en elle l'identité de la province intégrée c'est-à-dire la double identité.

La Révolution Française a porté ce phénomène à un autre niveau par sa conception volontariste de la souveraineté populaire exprimée notamment lors de la Fête des Fédérations du 14 juillet 1790. "Nous voulons faire partie de la grande Nation", c'est-à-dire "nous voulons être français" : les provinces déclarent solennellement et symboliquement la volonté d'être français. Dès lors, la France incorpore, en sa nature même, un esprit et une volonté.

Sur la question de l'intégration, j'avais écrit un article "La francisation à l'épreuve" (le Monde,

5/7/1991) où je montrais que pour continuer à intégrer, il fallait préserver la France républicaine et universaliste.

Rappelez vous la polémique franco-allemande sur l'Alsace Lorraine au cours du XIXe siècle. Elle affermit la conception spirituelle de l'identité française face à une Allemagne où l'idée de sang et de sol est prédominante.

La tradition française s'est concrétisée, dans la République, par deux manifestations fortes :

La première était la laïcité. Il était créé un corps de "missionnaires sociaux" : les instituteurs, chargés d'intégrer les écoliers de France à l'idéal national républicain.

La deuxième tenait à ce que la France, seul pays d'Europe démographiquement déclinant à la fin du 19e siècle, avait adopté une législation très favorable en matière de naturalisation qui permettait aux enfants d'étrangers, nés en France, de devenir automatiquement français et à leurs parents d'obtenir une naturalisation facile. Cela fut le cas de ma famille telle que je l'ai raconté dans "Vidal et les siens"* : Mon père, originaire de Salonique, dans l'Empire Ottoman, arriva en France durant la grande guerre de 14-18 et moi je naquis par la suite sur le sol français : fils d'immigrés dont le processus d'identification mentale s'est effectué par l'école et l'histoire de France.

"*Cette machine à intégrer*", laïque et républicaine, a bien fonctionné pendant un demi siècle même si cela s'est fait aussi dans la douleur : les immigrés italiens, espagnols, polonais, juifs de l'Est et de l'Orient méditerranéen ont beaucoup souffert des réactions populaires xénophobes, de la permanence d'un virulent sentiment antisémite. Cependant l'intégration s'est faite en deux ou trois générations et notamment dans et par le brassage du mariage mixte.

Alors que se passe-t-il actuellement ? Pourquoi cela dérape-t-il ? Une première question doit être posée : notre intégration à la française

* Edgar Morin, *Vidal et les siens*, Editions du Seuil, 1989.



est-elle encore valable puisqu'on nous oppose une autre conception à savoir celle d'une France multi-culturelle proche de la conception américaine ; et là, on voit un paradoxe car on n'a que deux modèles : le modèle des états ethniquement unis comme l'Allemagne et l'Italie, en dépit de leurs différences, qui n'ont pas eu d'immigrés à assimiler jusqu'en 1950 et qui ont actuellement des problèmes difficile d'intégration de leurs travailleurs étrangers ; et le modèle des Etats-Unis d'Amérique qui sont un pays uniquement fait d'immigrés très divers après avoir marginalisé leurs malheureux indiens.

*Je pense que la "beurie"
est une nouvelle province française*

MELAMPOUS : Mais cette intégration communautaire n'est-elle pas en contradiction avec notre conception qui veut que l'intégration se fasse par l'assimilation. Le constat que l'on peut faire sur la conception anglo-saxonne d'intégration milite-t-il pour l'abandon de notre forme d'intégration ?

E. MORIN : Aux Etats-Unis d'Amérique les immigrés ont gardé forte leur structure communautaire religieuse, mais ils participent aux mythes, aux rêves et à la culture américaine et c'est cela qui unifie les Etats-Unis à travers la formidable hétérogénéité de ses composants : il y a d'abord le rêve américain qui les a poussés à immigrer et puis un certain nombre d'idées-clés propres à la Démocratie américaine, à la Constitution américaine ; c'est un pays où jusqu'à présent des gens très hétérogènes sont unis par ce rêve américain de réussite qui a été véhiculé par la télévision et le cinéma ; le rôle unificateur des médias aux USA en matière de moeurs, goûts et gestes est formidable. Mais c'est un modèle tout à fait différent du nôtre car il n'y a pas la structure laïque républicaine. A mon avis, le problème n'est pas d'abandonner la conception française pour la conception américaine. On doit maintenir la conception française mais ne pas nier les problèmes qui se posent aujourd'hui. Problèmes, car nous avons un affaiblissement de l'éthique républicaine et nationale, ce qui a un bon et un mauvais côté. Le bon côté, c'est qu'il y a une

diminution du nationalisme agressif mais le mauvais côté c'est l'émergence d'un phénomène de démoralisation, de perte du civisme. L'Ecole qui n'est plus ce lieu où une parole "missionnaire" intègre dans l'histoire, intègre dans la civilisation et, il y a, ajoutée à cela, une difficulté supplémentaire à intégrer des populations "exotiques" extra-européennes souvent fortement liées à leur religion. L'immigration récente n'étant plus principalement européenne, le problème se complexifie. A côté donc de l'affaiblissement de l'éthique républicaine et nationale, il faut ajouter le fait que l'immigration actuelle est beaucoup plus exogène, de cultures très différentes des nôtres. Chacune apporte des difficultés particulières (par exemple les problèmes d'excision pour les Africaines).

Certes, de nombreux maghrébins ont pu se laïciser et mettre du vin dans leur eau. Ils ont pu, comme les catholiques, garder à titre privé leur foi religieuse sans contrevenir aux lois de la Cité.

Par ailleurs, il est certain qu'apparaissent des phénomènes annexes, (par exemple, les tensions qui, depuis la guerre d'Algérie jusqu'à la guerre du Golfe, renaissent périodiquement entre le Monde arabo-islamique et l'Occident) qui font que l'intégration se révèle beaucoup plus difficile dans la mesure où les musulmans et arabes se sentent rejetés dans leur identité même. Parfois, il peut y avoir un salut syncrétique entre deux identités antagonistes pour une jeunesse écartelée, ainsi des beurs qui à un moment donné, ont créé une culture hybride c'est-à-dire pas vraiment maghrébine et pas vraiment française : la culture "beur". Je pense que la "beurie" est une nouvelle province française.

Le processus de l'intégration s'est donc complexifié parce que la France est en crise de sa culture institutionnelle, et que l'immigration pose des problèmes nouveaux. A mon avis, cela ne veut pas dire que, à travers des heurts peut-être plus grands et des douleurs peut-être plus fortes que par le passé, la machine ne pourrait pas fonctionner, à condition que ce soit dans des conditions historiques "saines" (ce que j'appelle des conditions historiques malsaines, c'est par exemple la période de Vichy où à la suite d'une défaite grave, il y a eu un régime de "purification" nationale).

L'affaire des foulards islamiques a été très intéressante comme symbole puisque c'était la ligne de démarcation entre ceux qui disaient "on continue l'intégration républicaine et donc pas de



signes religieux" et les autres disant "après tout, tout cela est très secondaire, laissons faire". Dans le fond, j'étais plutôt partisan de fermer les yeux tant que les cas restaient isolés ; ainsi des juifs portaient la kippa ou des chrétiens portaient la croix ce qui semble assez ordinaire et ce que personne ne conteste. Mais enfin, ce cas limite était assez intéressant pour la portée du débat. Je pense que nous devons maintenir cette idée de la France, puissance intégratrice, avec quand même un sens nouveau qui est le respect des singularités culturelles. Ceci au reste concerne désormais non plus seulement les immigrés mais les provinciaux (on a bien vu qu'en Bretagne, par exemple, c'est la jeunesse qui à un moment donné n'a pas accepté que soit entièrement ruiné tout un patrimoine culturel). Dans les provinces, il y a un refus de l'homogénéisation et, dans ces conditions complexes, nous devons sauvegarder des diversités à condition qu'il y ait cette idée commune de la France. J'ajoute, en plus, que la France reste un pays à culture forte. Bien entendu, la France, comme tous les autres pays, est à sa façon victime de processus d'homogénéisation, mais elle reste un pays de culture forte ; jusqu'à présent, personne ne s'est senti brusquement perdre de sa substance française. Je dirais même à l'inverse. J'avais cité, alors que j'étais interviewé à "L'heure de vérité", cette réflexion d'un chauffeur de taxi africain qui me parlait d'un type pas correct en ces termes (avec l'accent) "alors, j'ai dit au mec je t'emmerde", et moi j'ai pensé "bravo, il commence à être intégré". Ainsi, le bistrot est une structure d'intégration, la dégradation des bistrots est une dégradation pour l'intégration. Tant que la France restera un pays de forum, de communication, de convivialité, l'intégration se fera. Regardez comment l'OM, par ailleurs décriée, pour des raisons extra-sportives, est un ferment d'intégration pour des jeunes d'origines très diverses.

La France reste un pays de culture forte mais avec cependant un malaise profond : il y a une perte de sécurité dont des aspects empiriques évidents se trouvent dans certains trains de banlieue, dans certaines agressions, ou dans des phénomènes plus violents ; cette perte de sécurité physique qui se manifeste dans des lieux isolables et détectables renforce une insécurité psychique beaucoup plus profonde, qui, je crois, est liée à deux choses :

- d'abord la "perte du futur" que je

diagnostique comme un phénomène très important : on ne croit plus au futur garanti, on doute de la Science, de la Technique et à juste titre parce que ce sont des phénomènes ambivalents ; on ne croit plus à des promesses que ce soit celles de la société industrielle, du communisme, du socialisme. La perte du futur, c'est très démoralisant pour un individu et très stressant pour une collectivité : on peut vivre au jour le jour mais quand même on a des enfants, on voudrait se projeter...

- ensuite "l'atomisation" des individus. Certes, il y a des solidarités bureaucratiques et administratives de tous ordres (la sécurité sociale, l'assurance...) mais les individus sont seuls. Il est évident que la désintégration de la solidarité de village, de la solidarité de la grande famille et même de la famille nucléaire crée des angoisses, des "névroses de solitude" qui sont souvent mal compensées par des phénomènes de communication, d'amour, de copinage existants par ailleurs. Nous avons des accumulations de solitudes, absolument cruelles. En France, peut-être plus qu'ailleurs, couve une crise de civilisation. Hélas, on n'a pas créé de nouvelles solidarités sur les ruines des anciennes. Enfin, il y a la propagation de l'univers techno-bureaucratique qui est anonyme, glacé, mécanique, chronométré (cf "Terre-Patrie"* , quand je parle du règne de la machine artificielle, de l'atomisation).

Notre crise de civilisation couve mais n'éclate pas. Parfois, elle se manifeste dans des marges. Ainsi, j'ai interprété la révolte de mai 68 aussi bien que des révoltes de caractère délinquant dans le sens suivant : l'adolescence est le maillon faible de la société où se révèlent de façon aiguë des maux par ailleurs cachés ou latents. De même les phénomènes de bande recréent des micro-communautés là où il y a la désintégration des communautés familiales ou sociales.

MELAMPOUS : Micro-communauté, mais ne s'agit-il pas d'un leurre d'intégration, de ce que l'on pourrait appeler une "fausse" affiliation ?

E. MORIN : Ce sont des affiliations temporaires qui vont durer pendant un temps, peut-être quelques années. Je ne les considère pas "fausses" mais "provisoires", "fragiles", de même les bandes de copains, et ceci même au-delà de l'adolescence.

* Edgar Morin, *Terre-Patrie*, Editions du Seuil, 1993 (en collaboration avec Anne Brigitte Kern).



Je crois que la société civile secrète des anti-dotes. Si elle ne créait pas ses anti-dotes, si les gens ne trouvaient pas le moyen de s'évader dans leurs loisirs, leurs vacances ou même de se droguer à la télévision, la société ne serait pas vivable. On ne pourrait pas vivre...

MELAMPOUS : En France, contrairement aux USA, c'est l'Etat qui a été l'instituteur du national ; aux USA, c'est plutôt la société qui institue le national. On constate une crise du national dans les deux sociétés mais en France on observe que l'Etat n'est pas capable de renouveler le sentiment national. On a l'impression que vous faites plus confiance à la Société qu'à l'Etat. Est-ce que l'on ne risque pas, la crise de civilisation n'est-elle pas précisément l'inaptitude de la société à sécréter de nouveaux moyens de recréer la communauté nationale ou d'autres communautés parce qu'en France on est tellement dépendant de l'idée d'Etat qu'on ne peut pas uniquement faire confiance à la société pour ce faire ? Est-ce qu'en quelque sorte il n'y a pas une entropie de l'anthropologique, est-ce que l'on ne va pas vers le désordre ?

E. MORIN : C'est une question très importante mais quand vous faites le parallèle entre la France et les USA, j'observe qu'aux USA il y a quand même eu de grands mythes, certes pas étatiques mais nationaux et politiques : la Constitution américaine, le quatrième amendement, les grands fondateurs...

Il y a une crise de civilisation qui couve.

MELAMPOUS : Mais ils sont directement connectés à la société (contrairement à la France), le médiateur est beaucoup moins l'Etat...

E. MORIN : L'Etat français a fabriqué la France. Mais ce que je veux dire c'est que la Société Civile réagit et cherche à se protéger par ses propres moyens mais elle ne peut traiter ses problèmes que par des moyens privés. Elle se défend par des moyens privés. Quand vous avez une maladie, que vous êtes angoissé et que vous somatisez, vous allez prendre des calmants, des tranquillisants, voire des anti-dépresseurs et vous vous soignerez par des moyens privés ; bien entendu je ne dis pas qu'une société puisse rendre

tout le monde heureux mais il est évident que dans certaines conditions sociales, la dose d'angoisse, de solitude, serait moins grande. Donc l'anthropologique, cela veut dire "politisons ces problèmes" c'est-à-dire qu'il faut que les partis politiques les prennent en compte et fassent prendre conscience aux citoyens qu'ils sont aussi politiques ; mais de là à la solution...

Je reviens à ces problèmes de crise, il y a une crise de civilisation qui couve, nous avons maintenant une crise économique, de type rampant, à la différence de celle de 1929, qui a éclaté avec violence et qui a provoqué quasi-immédiatement des soubresauts gigantesques, à commencer par l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Nous avons une crise qui a commencé par des processus doucement régressifs et par une augmentation progressive des chômeurs et c'est seulement maintenant que la croissance s'arrête. Nous avons une crise qui se développe au ralenti, donc dans laquelle finalement, on avance de façon "hagarde", tout en sachant qu'il y a un très grave problème dont on ne voit pas la solution actuellement. Nous avons un problème humain : la mondialisation de l'économie liée à une mutation technologique en profondeur ; nous avons une crise qui couve mais qui elle-même n'est pas éruptive, jusqu'à présent, en dépit du nombre considérable de chômeurs. Nous avons, non pas une crise politique, mais une "fossilisation" politique. Heureusement pour la droite, elle profite de la désintégration de la gauche pour arriver au pouvoir et heureusement pour la gauche, si cela continue, elle va profiter de l'impuissance de la droite pour revenir au pouvoir. Cela dure depuis pas mal de temps, les partis restent dans leurs programmes, ne se remettent jamais en question. Regardez les socialistes, en dépit de l'électrochoc "waterlooïde" du parti socialiste et après quelques soubresauts, ils ont conclu seulement qu'il fallait faire une bonne gestion social-démocratique. Il y a une fossilisation politique considérable et il n'y a pas ce renouvellement peut-être très utile de la politique qui arrive quand, par exemple comme en Italie, on voit l'irruption des juges sur la scène politique, après l'accumulation d'affaires énormes ce qui conduit alors à un renouvellement de la classe politique. On ne sait pas ce qu'il va en sortir mais, à mon avis, comme tout phénomène critique, cela sera soit fécond soit désastreux mais il y aura quelque chose. Il y a en France une fossilisation du politique plus qu'une qu'une



crise du politique. Nous sommes un pays qui souffre d'une sorte de leucémie très difficile à diagnostiquer ; d'ailleurs, moi-même je vais essayer de m'y mettre, de faire une série d'articles sur "A la recherche de la crise" c'est-à-dire où est cette fameuse crise dont on parle et qui n'explose nulle part. On peut voir des signes positifs ou négatifs. On est dans une situation très difficile à diagnostiquer ; mais si l'on peut dire qu'il y a un malaise dans la société, ce n'est pas seulement celui diagnostiqué par Freud, c'est un malaise où beaucoup de choses se mêlent...

Sur le plan politique, je crois qu'il faut comprendre que des problèmes de civilisation sont devenus des problèmes profondément politiques, ce qui était déjà implicite dans le socialisme où le problème fondamental était l'exploitation de l'homme par l'homme. Aujourd'hui, ce n'est pas seulement cela, ce sont aussi des forces anonymes qui exploitent les hommes, ce sont des machines anonymes, c'est la techno-bureaucratie. Cela ne veut pas dire que les anciennes forces d'exploitation aient diminuées, mais tout est lié. Il y a un devenir accéléré que nul ne peut maîtriser, on ne prend conscience des événements que trop tard. Je discutais avec un vieux camarade de classe retrouvé qui a fait une carrière de député - c'est d'ailleurs intéressant car lui-même, fils d'arménien, apatride, devenu député mendésiste, tout-à-fait intégré - il me disait que notre génération n'avait fait que des conneries, et je lui répondais "évidemment, comme toute génération" parce que la conscience vient toujours trop tard. La conscience écologique est venue tard ; la conscience que la technique n'est pas seulement bénéfique est venue tard... le problème, c'est une course de vitesse, cette course on ne peut la gagner que si on réforme notre pensée sur la base de la complexité.

Pour en rester encore sur le plan politique, je dirai que la résurrection politique n'est pas seulement dans le fait de prendre en main des problèmes de civilisation, mais également d'y intégrer trois thèmes (et d'ailleurs, il est curieux d'observer que la Gauche officielle n'en a même pas retenue réellement un) qui me semblent fondamentaux :

- celui de la solidarité : il n'y a que des mots sur la solidarité, il n'y a pas d'actes. J'avais proposé des "maisons de la solidarité", j'ai exposé que ce n'était pas des "maisons où l'on vendrait de la solidarité" mais des lieux qui

permettraient de catalyser les bonnes volontés privées avec l'aide des pouvoirs publics.

- il y a également un problème de moralité ; il ne suffit pas de parler de moralité. Tous ces scandales accumulés - même si nous sommes habitués, en France, à penser que cela "tripatouille" toujours plus ou moins dans la politique et que ce n'est pas très grave - je crois que tout cela s'accumule et que cela devient trop (isolément l'affaire OM-Valenciennes, ce n'est peut-être pas très grave mais cela accumulé au reste...). Il y a un grand besoin de moralité, et surtout chez les jeunes, car là-aussi il y a ce problème dont j'oublie de parler et qui est très important c'est celui de la "marchandisation" de toute chose qui a créé de nouveaux secteurs d'immoralité ainsi, par exemple, les organes d'enfants vont servir à sauver des vieux riches, et l'on tue des enfants pour cela. Même dans une structure étatique - l'affaire du sang contaminé - c'est une question d'argent, de budget ; il y a aussi le problème de l'argent. Tout devient marchandise : le domaine de la convivialité fondé sur le service gratuit, sur l'amitié, sur le don, sur le contre-don, tend à disparaître. C'était une annonce que ce sursaut de la jeunesse californienne, dans les années 60 : réaction contre cette vie vouée uniquement au "fric", où les problèmes se résolvaient par le "fric"...

Il y a un problème de moralité qui est profond. Je ne peux m'empêcher de penser au FIS, en Algérie : ce n'est pas seulement un mouvement de fanatisme religieux, il exerce également la solidarité et la moralité là où défaille un Etat corrompu et un Parti également corrompu.

MELAMPOUS : Cela nous fait penser à Gilles Keppel* qui pose la question de savoir si les renaissances religieuses contribuent à des intégrations sociales, néo-communautaristes.

E. MORIN : Il y a un troisième thème (après la solidarité et la moralité), c'est le ressourcement.

Dans mon livre, je n'ai pas opposé un cosmopolitisme abstrait aux racines concrètes et singulières, j'ai dit que pour moi la Terre-Patrie, ce sont des racines encore plus profondes qui sont celles de tout être humain quelles que soient ses racines culturelles qu'il faut par ailleurs respecter. Le ressourcement français doit être fait - et peut-être

* Dont on peut lire notamment l'intéressant *Les banlieues de l'Islam*, Points Actuels, Editions du Seuil.



fait justement à la française, puisque le ressourcement dans la nation française porte en lui la diversité, l'intégration de l'autre et des principes universels qui sont ceux de la Révolution. On peut être singulier et, avec cette singularité, avoir une ouverture universelle ; et, sans aller jusqu'aux pensées néo-nationalistes, je crois que la France - vous savez que je suis européen et plus qu'européen - peut s'intégrer dans l'Europe sans qu'il y ait dissolution de l'identité et de l'Etat français mais cela nécessite un ressourcement très profond de l'idée française, sinon ce thème sera pris en charge par des mouvements néo-fascistes ou hyper nationalistes, religieux, fanatiques. Si je dis cela, ce n'est pas pour dire "prenons leurs idées pour faire un contre-feu", je le dis car je sens le besoin profond dans notre société de solidarité, de moralité et de ressourcement - et je les donne par ordre prioritaire encore qu'elles soient liées - je sens aussi une jeunesse absolument démoralisée et un retour au religieux, à la spiritualité. Ce qu'on appelle "besoin de spiritualité", c'est, à travers des mots, exprimer quelque chose qui nous fasse participer à un sens supérieur à l'intérêt individuel. Il y a ce besoin qui se fait de plus en plus jour.

*Le métissage a toujours recréé
de la diversité, tout en favorisant
l'inter-communication*

MELAMPOUS : A ce propos, nous voudrions savoir comment vous voyez le XXI^e siècle. Dans un entretien avec le Professeur Tobie Nathan sur "Vie et mort des idéologies"* , vous disiez qu'en fait l'Occident fabriquerait non une idéologie mais un syncrétisme de religion et d'idéologie, différent des idéologies meurtrières du XX^e siècle, avec une composante religieuse forte mais dénuée de toute révélation (au sens où le christianisme, l'islam sont des religions avec un Dieu révélé). Pourriez-vous préciser ce que vous entendez par là ?

E. MORIN : Je tiens à dire tout de suite que j'ai considéré le communisme comme une religion de

deuxième type, alors quand on parle de "mort des idéologies", je trouve qu'il ne s'agit que de mots. Le communisme n'a pas été seulement une idéologie...

MELAMPOUS : Avec un aspect messianique... Une religion de salut terrestre...

E. MORIN : Oui, et de toute façon, les idéologies, la foi, les espérances renaîtront. Le tout c'est qu'elles ne trompent pas une fois de plus comme elles l'ont toujours fait dans l'histoire.

D'autre part, je maintiens l'idée que si je suis pour un ressourcement, je suis également pour un métissage car les plus grandes cultures ont des origines métisses. Le métissage a toujours recréé de la diversité, tout en favorisant l'inter-communication. Autrement dit, et là on touche au problème de réforme de la pensée, les gens qui vivent dans la pensée disjonctive, simplifiante, sont incapables de comprendre que l'on peut être à la fois pour le métissage et pour le respect des diversités, des originalités. Ils sont incapables de comprendre que les cultures qui semblent les plus authentiques ont à leurs sources des rencontres et des hybridations.

Ainsi du flamenco qui semble une tradition authentiquement originale et qui est, comme le peuple andalou lui-même, le produit d'interpénétrations arabes, juives, espagnoles, transmutes par les gitans. Nous devons poursuivre le travail cosmopolite dans ce sens qui se fait de lui-même et cela, tout en essayant de sauvegarder les cultures. C'est ce que j'exprime quand je dis que c'est en devenant citoyen du monde que nous deviendrons vigilants et respectueux des héritages culturels ainsi que compréhensifs des besoins de ressourcement.

MELAMPOUS : Dans "Terre patrie" on est quelque peu surpris de voir votre pensée déboucher sur une religion même si l'on entend bien qu'il s'agit de la comprendre dans son sens premier de "relier".

E. MORIN : En ce qui concerne l'idée religieuse, bien entendu j'ai beaucoup réfléchi et hésité dans "Terre patrie" à employer ce mot de "religion" (car sa connotation forte, dans nos sociétés occidentales, c'est le sens de "religion révélée" avec un Dieu qui se manifeste à l'humanité) mais il y a des religions comme le bouddhisme qui sont d'un type autre - je parle du bouddhisme originaire. Mon idée de religion est une idée de **relance, de solidarité et de communauté ;**

* Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie, n° 19, Edition La Pensée Sauvage.



l'homme ne vit pas que de pain, mais a un besoin de communauté, un besoin de se sentir lié et nous avons partout le lien qui est homo sapiens et sa relation à la Terre. Dans les sociétés archaïques, il y a le Totem-ancêtre - nous n'avons pas de totem mais nous avons l'ancêtre commun. Le lien, c'est une source matricielle profonde, à travers tous ses avatars, c'est la Terre qui a été cette source matricielle profonde... Et puis, nous avons une communauté de destin qu'a forgé l'ère planétaire en notre fin de siècle. Je crois que c'est un "liant" fort pour l'humanité, ce qui n'empêche pas les autres "liants"...

MELAMPOUS : Si nous posons cette question c'est parce que nous avons l'impression qu'il y a actuellement des mouvements syncrétistes, comme le New Age*, n'aboutissant pas...

E. MORIN : Oui, car dans le New Age, il y a un aspect, je dirais, syncrétique, où se mêlent des apports de cultures orientales, de sagesse anciennes, et des acquis des sciences modernes, notamment physiques. C'est un mouvement qui d'une certaine façon continue les aspirations chaleureuses de la contre-culture, amorcée à la fin des années 60, qui intègre l'écologie, etc... Il y a également l'essor de formules "dures" que sont les sectes. Par parenthèse, je pense - à propos du salut - à ce que me disait cet ami docteur que j'ai revu, et qui s'occupe de drogués dans cette fondation que je ne connaissais pas et qui s'appelle le Patriarche. D'après lui, ce qui est extraordinaire c'est que ces drogués aux drogues dures, se désintoxiquent sans passer par une période de produits médicamenteux, uniquement par le travail communautaire et par la communauté...

MELAMPOUS : Mais aussi par une référence au Patriarche, être charismatique, véritable gourou...

E. MORIN : Sans doute, et on arrive à des idées très "bébêtes" mais évidentes comme celles du bon Docteur Love. C'est vrai que là où il y a de l'amour, de l'affection, du souci de l'autre, du soin, que ce soit l'amour d'individu à individu ou plus large, c'est là où nous pouvons supporter la vie et vivre heureux (je veux dire avoir des moments heureux dans la vie).

* Mouvement venu de Californie mêlant syncrétisme religieux et techniques du bien-être qui se veut la matrice d'une spiritualité du troisième millénaire.

MELAMPOUS : Crise de la société, mais aussi crise de la pensée ?

E. MORIN : Sur la question de cette crise de la pensée, nous sommes victimes de deux types de pensée close dont les effets pervers s'additionnent : la pensée de plus en plus localisée, repliée sur soi, l'ethnie, la nation, et la pensée parcellaire de la techno-science-bureaucratie. L'une morcelle en fragments de puzzle le tissu de la Terre-Patrie. L'autre le découpe en rondelles de saucisson. La pensée parcellaire qui domine, aujourd'hui, rend incapable de voir le contexte global ; c'est une intelligence aveugle qui nous conduit au gouffre. Et la philosophie ne peut plus jouer son rôle globalisant et fondamentalisant car elle est devenue une pensée masturbatoire depuis la rupture entre science et philosophie ; jusqu'au XVIII^e siècle y compris, philosophie et science communiquaient (et la philosophie n'avait jamais cessé de penser le savoir de son époque). Cela a perduré plus ou moins jusqu'à l'Encyclopédie. Or, depuis, une disjonction s'est faite : non seulement la philosophie s'est trouvée coupée des sciences mais elle refuse de se nourrir des données des sciences qui sont tout de même de première importance en ce qui concerne l'objet même de la philosophie, c'est-à-dire le Monde, le Réel, l'Homme et la Vie. Aujourd'hui, on a acquis des connaissances scientifiques sur le Monde, le Réel, l'Homme, la Vie, mais la philosophie ne nous aide pas parce qu'elle ne réfléchit pas sur la Connaissance et dans le domaine des sciences, la tendance dominante reste l'hyper-spécialisation.

MELAMPOUS : Il y a quelque chose de très frappant, c'est cette crise de l'économie et de l'économisme. L'économie est incapable de faire cette synthèse entre la micro-économie (le comportement des agents), et la macro-économie (le comportement des agrégats) et cette absence de synthèse, cette absence de résolution des problèmes de l'économie, c'est précisément un bon exemple de cette pensée simplifiante ; la pensée simplifiante a échoué et les retombées, le feed back, sur la société, c'est l'inaptitude à faire une économie prescriptive, une économie normative et, en fait, l'idée de Schumpeter de faire une économie qui n'était que descriptive a échoué, l'économie a complètement échoué.

E. MORIN : Oui, mais elle a échoué aussi parce que, à la fois dans la micro et dans la macro-économie, entrent en jeu des dimensions non économiques. C'est cela aussi le problème ; ce que j'ai essayé de dire dans mon livre, en parlant



de la science humaine la plus sophistiquée, qui a laissé béat d'admiration les autres scientifiques et qui a produit tant de prix Nobel, science magnifiquement raffinée mais de plus en plus incapable d'effectuer la moindre prédiction parce qu'évidemment l'économique est immergé dans un monde multi-dimensionnel. De plus, pour faire le moindre pronostic et la moindre proposition, les économistes se disputent de façon diafoiresque, ce qui fait que non seulement les non-économistes sont désarmés devant l'économie mais les économistes également.

MELAMPOUS : Il est très tentant de penser que cette crise en aval de la science qu'est la crise de l'économique, que l'on pourrait aussi montrer dans la crise de la physique, a en fait sa source dans la crise de la philosophie. Ne pourrait-on pas repenser le monde à travers la "physis" ou à travers l'interprétation heideggerienne vers laquelle, nous semble-t-il, vous allez, et l'on pourrait peut-être faire alors une autre forme de science qui serait une autre forme d'explication, de déploiement du réel ?

E. MORIN : Dans mon livre, je me suis référé trois ou quatre fois au "Dasein", j'ai aussi pratiqué Heidegger dont j'admire les pensées poétiques mais ma différence est importante car tout en étant très critique disons sur la scientificité, je ne crois pas négligeable le rôle de la science ; au contraire, je m'en suis nourri et toute ma conception de la "physis" s'est élaborée à partir non seulement des données de la microphysique et de l'astrophysique, mais aussi de la théorie des systèmes de la cybernétique, de la théorie de l'auto-organisation ; alors, évidemment, que pouvait dire la philosophie traditionnelle ? Elle n'a fait que répéter que la science en donnant une explication mécaniste et matérialiste du monde se niait elle-même parce qu'elle niait l'esprit sans laquelle elle n'aurait pas lieu. Ce qui est intéressant aujourd'hui c'est l'esprit/cerveau, ne pas réduire l'un à l'autre.

MELAMPOUS : Justement, d'un côté vous parlez de la physis qui est quand même un concept très Heideggerien, très aristotélicien et, d'un autre côté, votre grande question est "que puis-je espérer ?" et cela fait penser à Kant. Ce n'est pas le "que puis-je croire ?" de la question chrétienne. D'un autre côté, nous nous demandons quel est votre ciel étoilé, quelle est votre loi morale ? Est-ce que l'on peut encore espérer ? Vous avez parlé tout à l'heure de "dépasser la promesse moderne". Est-ce que l'on peut dépasser la promesse moderne en disant "que puis-je espérer ?". Est-ce que ce n'est pas encore resté dans la modernité ?

E. MORIN : Ma singularité c'est de me nourrir de courants opposés, je me suis très fortement nourri d'Hegel mais également de Kant...

Cela dit, ma réponse à la question de Kant est dans la dialogique de l'espérance et de la désespérance : je réponds à cette question en la dépassant non d'une façon hegelienne en disant j'ai résolu la contradiction, au contraire en acceptant la contradiction. Je maintiens le fait que nous ne pouvons échapper à la désespérance mais que nous avons des sources d'espérance au sein de cette désespérance. J'ai même donné six raisons d'espérer.

MELAMPOUS : C'est un véritable "pari"...

E. MORIN : En effet, je suis "hyperpascalien" dans ce domaine. Pascal pariait sur Dieu. Moi, je parie sur tout ce à quoi je crois. L'incertitude nous conduit à assumer des paris sur les problèmes fondamentaux.

Pour reprendre le fond de votre question, je dirai que nous vivons une crise de la pensée, pas seulement de la philosophie. C'est une crise de la pensée qui provient de ces grandes dislocations, de ces refermetures dans différents secteurs et de cette impuissance à faire la navette entre les différents lieux du savoir et, en plus, le contemporanisme au jour le jour, et l'éconocratie. Tout ceci ne fait qu'ajouter à la hâte dans laquelle on vit, on perd le temps de la réflexion... c'est-à-dire qu'il y a une "souffrance" de la réflexion ; je suis frappé de voir comment on ne réfléchit pas, par exemple, sur la vie - et les biologistes moins que les autres parce qu'ils se contentent de dire qu'il y a des programmes, des gènes etc... Tout ce matériau nouveau, toutes ses découvertes nouvelles, on n'y a pas réfléchi. Notre sens même du réel s'est modifié. On n'a pas réfléchi sur l'homme dont on voit maintenant bien mieux la double nature. Ce sont ces acquis que j'ai voulu rassembler et réfléchir. Quand je vois mon travail, je dis qu'on ne peut réfléchir que si on réunit. Quand dans "Le paradigme perdu"* j'ai voulu joindre tout ce qu'avait apporté la nouvelle vision de l'homínisation à partir de l'éthologie et de la sociologie des primates, de la nouvelle préhistoire en y ajoutant ce qu'on sait sur l'esprit humain, sur le cerveau humain, sur la préhistoire de l'homme, sur les sociétés archaïques et ceci lié

* Edgar Morin, *Le paradigme perdu : La nature humaine*, Scuil, Collection Points Essais, 1979.



aux idées d'auto-organisation, alors on lie les fragments de connaissance disjoints concernant l'être humain et on peut réfléchir. Il y a une perte du sens de la réflexion et je dirais aussi de la méditation. Il y a une superficialisation, une frivolisation évidente. Tous ces maux arrivent en même temps. Plus grands seront ces maux, plus il y aura espoir d'une réaction...

MELAMPOUS : C'est le principe d'Hölderlin : "là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve". Précisément, l'idée qu'Heidegger voit chez Hölderlin, c'est une vision du monde qui n'est pas du tout la vision moderne, qui n'est pas du tout la vision de la science. C'est une vision de la "physis" comme être et épanouissement de l'homme, comme confrontation avec cette physis et je ne sais pas si votre souhait de poursuivre l'humanisation, tout ce qui nous paraît en effet très moderne chez vous, c'est compatible avec cela. Bref, quelle est votre relation avec la modernité ?

E. MORIN : Dans un sens, là-aussi, je dirai que le mot de "modernité" lui-même est un agrégat de sens ; dans la mesure où la modernité signifie "l'avenir sera toujours meilleur", là, je fais la rupture. Dans la mesure où ce terme a le sens du devenir et de l'évolution, alors je dis oui ; nul ne peut donner un coup d'arrêt aux possibilités historiques (cf. Fukuyama*), les possibilités créatrices sont loin d'être épuisées, et cela d'autant plus que je suis persuadé qu'on est dans "la préhistoire de l'esprit humain", dans l'âge de fer planétaire. Je vois donc un avenir ouvert mais cet avenir peut être celui de la régression ou de la mort. Par ailleurs, je pense que la post-modernité elle-même est engluée dans la modernité et que ce mot "post" est très pauvre et consacre seulement l'incapacité de concevoir un avenir. Une journaliste de la BBC me demandait ce qu'il y allait avoir après la post-modernité. Je lui ai répondu : Madame, il va y avoir la post-post-modernité puis la post-post-post-modernité...

MELAMPOUS : Finalement votre approche de la modernité, c'est la modernité de Peguy, c'est l'exclusion du geste d'exclure, c'est une promesse, ce n'est pas une obligation de résultat, c'est quelque chose qu'on espère, face à l'incertitude ?

E. MORIN : Je n'assume pas le mot "moderne". Je n'assume pas le "post-moderne". Je pense qu'il y a une crise de la modernité, dans le sens d'une

crise du progrès et du futur, mais ce type d'alternative n'est pas l'alternative-clef ; cela m'aide à penser : c'est intéressant qu'il y ait un post-moderne, surtout en art ; cela a rompu la "tradition du nouveau" (Harold Rosenberg) et le culte du nouveau, en art et en toutes choses, mais je préfère penser en terme de crise du futur, de crise de civilisation et de crise de l'humanité.

MELAMPOUS : Est-ce que vous n'êtes pas post-moderne, au sens où vous refusez l'hermétisme : la musique post-moderne, c'est le refus de l'hermétisme de la musique contemporaine, l'art post-moderne c'est le refus de l'hermétisme de l'art abstrait. Est-ce que pour vous, ce n'est pas un refus de l'hermétisme intellectuel ?

E. MORIN : Je ne dirai pas cela car vous donnez déjà une définition claire du post-moderne, dans tel ou tel domaine. A un niveau plus mineur, il est évident que la tentative de renouveler le roman qui amenait à la destruction du roman était arrivée à une impasse ; et finalement, on refait du roman, avec des intrigues, des histoires, etc... Disons que toutes les recherches modernes, de plus en plus formelles, pointues, étaient arrivées à une véritable dissolution. Les matériaux issus de cette décomposition peuvent être repris pour un retour et le roman recommence, continue...

MELAMPOUS : La pensée continue, la philosophie aussi...

E. MORIN : Bien sûr, il y a toujours des continuations. Mais la différence c'est que la crise est beaucoup plus grave dans la pensée que dans le roman. Je pense à un roman comme "Vie et destin" de Grossmann, mélange de Tolstoï et de Dostoïevsky. Pourquoi cet écrivain médiocre a écrit ce grand roman ? En fait, il a été véritablement "possédé" par la guerre et plus précisément par Stalingrad. A travers ce roman russe, qu'est-ce qui a été l'intuition formidable ? C'est que Stalingrad a été à la fois la plus grande victoire de l'humanité et sa plus grande défaite. Il a compris à quel point Stalingrad a sauvé l'humanité et en même temps a été une perdition et cela, il l'a rendu par des épisodes qui ont d'ailleurs valu l'interdiction du roman. Ainsi l'on voit, en pleine bataille de Stalingrad, un colonel russe prendre des initiatives stratégiques et en même temps un commissaire politique silencieux et continuant à prendre des notes afin de "coincer" ce colonel après la victoire. Il y a également un

* Essayiste américain, théoricien de "la fin de l'histoire". Cf Revue Commentaire n° 47 et "La fin de l'histoire et le dernier homme", Flammarion, 1992.



épisode du type "grand inquisiteur" à Auschwitz où un vieux bolchevique prisonnier est convoqué par un jeune commandant SS qui dirige le camp et l'Allemand lui dit : "Voilà, je voulais vous parler car de toute façon, nous avons gagné". Le bolchevique réplique : "Pas du tout, vous n'avez pas gagné". Alors le SS de dire : "Vous ou nous, c'est la même chose". C'est pour vous dire, Grossmann a saisi et traduit une réalité dantesque. Nous aurons encore certes des grands romanciers, par contre nous ne sommes pas sûrs de voir une pensée qui essaie de saisir et comprendre le monde.

*Le problème éthique se pose
dans les conflits entre
impératifs*

MELAMPOUS : Est-ce que c'est pour cela que vous êtes passé d'une pensée très épistémologique, à une pensée qui évolue vers l'éthique ? Est-ce que c'est parce que vous voyez un lien entre la nécessité de repenser le monde et la possibilité de le vivre ?

E. MORIN : Ce sont des fils qui étaient séparés et qui se rejoignent d'une autre façon. Ainsi, à l'époque, de mes enquêtes sur le vif, sur le terrain, je faisais de la complexité sans le savoir, comme M. Jourdain, mais j'avais conscience de la complexité, et je savais qu'il fallait faire bien des manœuvres pour saisir une réalité multi dimensionnelle. Quand j'ai pensé faire La Méthode et réfléchir sur la réforme de la pensée, je me suis rendu compte que la pensée complexe était avant tout une pensée qui relie et qu'il y avait un parallélisme profond entre l'idée d'éthique qui est une idée de solidarité et l'idée de complexité qui solidarise les notions séparées et les concepts antagonistes. Ainsi, sur le plan politique, une société extrêmement complexe est une société qui diminue ses contraintes ; donc qui donne beaucoup de libertés à ses membres mais à la limite si les membres n'ont que la liberté, les contraintes disparaissent et il n'y a plus de société. Autrement dit, l'extrême complexité va vers la désintégration ; si on ne veut pas rétablir des contraintes trop fortes, le seul lien c'est la solidarité vécue entre les membres de la société et

on retrouve la solidarité. Donc tous ces thèmes sont en constellation les uns les autres. Ce qu'il y a, c'est que je ne peux déduire une éthique d'un savoir. L'éthique ne se fonde que sur elle-même. D'autre part, le problème éthique pour moi se pose dans les conflits entre impératifs. Ainsi les problèmes d'euthanasie, de transfert d'organes, d'avortement, de mères porteuses, tous ces problèmes montrent d'incontestables conflits d'impératifs. Les conflits entre impératifs ne sont pas nouveaux. Je cite souvent cet exemple dont me parlait Massignon d'une femme bédouine dont le mari avait été tué au cours d'une rixe ; l'assassin de son mari, pourchassé par ses frères, lui demande asile et elle lui accorde l'hospitalité pour la nuit mais le lendemain elle va le pourchasser avec ses frères. Cette femme a deux impératifs contraires : venger son époux - respecter la Loi d'hospitalité. Nous avons des conflits qui nous font faire des compromis ou des choix très risqués. Je crois beaucoup en l'hospitalité : Je ne reprocherai pas à tel couvent d'avoir recueilli Touvier, comme du reste des couvents ont recueilli des collaborateurs, des nazis après la guerre après que d'autres eussent recueilli des juifs durant la guerre ; je pense qu'il doit y avoir dans la société, des lieux intouchables.

L'idée d'une nouvelle éthique me semble absolument "tarte". Les principes éthiques sont connus depuis très longtemps : il faut être bon, éviter le mal. L'éthique de la responsabilité de Hans Jonas*, c'est très bien, mais cette idée que l'on doit être responsable pour les générations futures n'est pas révolutionnaire : elle élargit la responsabilité au futur et à l'espèce. Ce n'est pas une révolution éthique. On n'invente pas l'éthique, on ne fait pas de la nouvelle éthique comme du nouveau roman ou de la nouvelle cuisine... En fait, la nouveauté éthique c'est de reconnaître le conflit, le "double-bind" (dont parle Bateson) au cœur de l'éthique et c'est votre problème à vous, juges. Quand je lisais les textes de Melampous, je me disais c'est ça le problème du juge : affronter les contradictions éthiques, trancher entre deux impératifs contraires.

MELAMPOUS : Il y a de grands dangers à une éthique de la situation, à une éthique du conflit. Est-ce que penser la complexité c'est un moyen de se poser mieux le problème du conflit dans l'éthique ?

* Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Editions du Cerf, 1992.



E. MORIN : Je crois que c'est mieux considérer les perspectives diverses et antagonistes, c'est mieux faire émerger la contradiction et donc mieux comprendre les arguments antagonistes qui se présentent à l'esprit, ou plutôt, mieux les avoir présents à l'esprit. Cela peut paralyser évidemment. Mais l'humanité a toujours été confrontée à des problèmes où il a fallu prendre des décisions, avec tous les risques que cela suppose. Le problème éthique tient à ce qu'on est confronté à des impératifs contradictoires et que l'on doit prendre des décisions qui comportent toujours quelque chose de négatif.

La justice ne peut échapper à une certaine sacralité

MELAMPOUS : Depuis quelques années la justice ne cesse d'être sur le devant de la scène médiatique (justice et politique, média et justice, les "affaires", la corruption, les "petits" juges). Pour tout dire nous avons le sentiment d'une "justice du spectacle" (cf Debord).

Au-delà de ces questions, on observe un regain d'intérêt pour le Droit et la fonction de juger (qui ne peut se réduire à l'application pure et simple d'une norme), du concept d'Etat de Droit, des rapports entre le Droit et la Démocratie. En même temps, nous craignons que le pouvoir politique ait perdu de vue l'importance symbolique et structurante, pour la communauté sociale, de la Loi ; ce que Pierre Legendre appelle "La Transmission généalogique".

Nous aurions souhaité avoir votre sentiment, même si le sujet n'est pas réellement au centre de votre recherche, sur le "à quoi se réfère la justice". Pour parler plus simplement, sur la relation du sacré et de la justice dans une société fortement désacralisée. Est-ce que la justice n'est pas une fonction du sacré, au sens bien entendu de "ce qui sépare" ?

E. MORIN : Il est certain qu'on trouve des restes de la fonction sacrée dans la toge, le rituel, le rite. Puis la Loi "parle" c'est-à-dire cette entité impersonnelle, ayant le pouvoir de vérité absolue, parle à travers le juge, c'est pourquoi je pense que la justice ne peut pas échapper à une certaine sacralité. Elle doit avoir conscience de ce problème qui peut conduire à un abus. Dès que l'on est dans le sacré, on abuse mais je ne vois pas une justice qui serait absolument dans le profane.

MELAMPOUS : Est-ce que le sacré de la justice, n'est pas cette notion dont vous avez parlé tout à l'heure, c'est-à-dire une religion à la Durkheim, une religion de la société plus que le sacré transcendant qui était celui des religions révélées.

E. MORIN : Vous avez raison, mais la justice est inhérente à toute société et, en principe, un instrument de régulation par répression, élimination etc.. Dans ce sens elle est durkheimienne mais elle se réfère aussi à une valeur qui transcende la société c'est-à-dire à l'idée de Vérité, à l'idée de Droit de la Personne ; il y a en elle une référence qui transcende la société et c'est cette référence qui est le plus important. Cependant, je crois aussi qu'il y a eu, à l'époque de Beccaria, un moment très important où l'on a pensé que la punition n'est pas l'exercice d'une vengeance, d'un châtiment, mais d'une protection de la société. Mais il demeure toujours, par derrière, l'idée de punition. Il y a également la référence à l'idée de responsabilité que l'on essaie de sauvegarder, bien que la responsabilité se dissolve et que l'on entre dans tout ce qui dans un individu est inconscient, façonné par une éducation, par des marques infantiles indélébiles, et comporte des moments de délires et d'aveuglement. Or, il faut un "responsable" pour pouvoir le punir. Sinon on le soigne dans un asile. Mais où est la frontière entre le responsable et l'irresponsable ? Il y a un flou, une complexité que nous bouchons avec des catégories simples.

D'autre part, je dirai que nous touchons à des moments paradoxaux avec l'idée de prescription qui porte en elle implicitement l'idée que le temps qui passe efface, et en même temps que les choses et les êtres changent. Le concept de "crime imprescriptible" crée quelque chose d'assez asphyxiant puisqu'il vient immobiliser le temps et nie tout changement possible. Il élimine toute possibilité de magnanimité. Même s'il y a le désir de tenir compte du repentir, il n'y a pas l'idée profondément morale que dans certains cas le pardon est ce qui déclenche le repentir. Autrement dit, le fonctionnement de la justice passe à côté de ce qu'il peut y avoir de véritablement extraordinaire dans l'être humain c'est-à-dire une transformation qui le change moralement. C'est "Crime et châtiment", c'est l'assassin tranquille qui se rend compte qu'il a fait quelque chose d'horrible même en tuant une affreuse mégère. Les êtres humains peuvent se transformer, cf. Paul de Tarse qui de persécuteur se transforme... Tout



cela passe à côté de l'humanité...

MELAMPOUS : L'Etat Hébreux qui envisageait de rejurer John Demjanjuk, alors que son premier procès a conduit à un non-lieu, n'est-il pas l'expression de la volonté de donner à la justice le rôle de la morale, et en cela ne peut-elle pas qu'échouer à prendre cette place ?

E. MORIN : Et ce d'autant plus que dans cette affaire ce qui se joue c'est aussi le problème du témoignage : bien des martyrs se sont auto-persuadé que Demjanjuk était leur bourreau. Ils ne veulent absolument pas convenir que ce n'était pas lui mais un autre, alors que le jugement de la Cour Suprême de Tel Aviv exprimait un doute, une incertitude forte. Cela n'empêche pas le "devoir de mémoire" auquel je crois profondément mais qui n'est pas du tout lié au "devoir de répression". La mémoire se construit à travers l'histoire, l'école, le culte, non en poursuivant des octogénaires !

Il n'y a pas de père dans les sociétés archaïques, mais des oncles.

MELAMPOUS : Nous souhaiterions vous questionner sur un concept très présent dans votre oeuvre à savoir celui de fraternité. Dans le tome 2 de la Méthode, "La vie de la vie", vous observez le caractère sociologiquement premier, antérieur, fondamental et fondateur de la fraternité. Vous montrez bien que le père est l'ultime figure surgie dans la préhistoire d'homo sapiens ; qu'il introduit au coeur de l'intimité mère-enfant la présence à la fois tutélaire et autoritaire du mâle mammifère. C'est, pour vous citer, l'ultime et la plus récente figure de la Sainte Famille et qu'ainsi Freud, à propos du meurtre du Père, a privilégié l'aspect filiatif de "révolte contre le Père" et non l'aspect fraternel alors que l'on pourrait donner à l'association des frères meurtriers, un sens fraternel profond pour toute société humaine : celui de rétablir contre la toute puissance du père, le lien originare fondamental de communication/communion entre congénaires égaux.

Cette notion de fraternité est également très présente dans "Terre patrie" où vous parlez d'émergence d'une nouvelle fraternité qui n'est pas seulement ressourcement dans la fraternité fondatrice. Un juge des enfants a l'habitude de travailler sur la place du

père, sur celle de la mère, place où le frère apparaît singulièrement absent, sans doute occulté par le "complexe d'Oedipe" qui fait de lui le grand absent du "roman familial". Or, il nous apparaît que la fraternité est fondamentale dans la problématique du lien social. Nous envisageons d'ailleurs de faire un numéro de Mélampous autour de cette notion. Aussi, nous souhaiterions que vous développiez un peu ce concept et notamment en référence à sa place très importante dans les sociétés traditionnelles.

E. MORIN : Tout d'abord sur un certain plan, je dirais non pas théologiquement mais anthropobiologiquement "au nom de la Mère, du Frère, et du Père", et dans cet ordre ; en effet, il y a toujours une matrice commune d'où naissent les frères, la mère mammifère et humaine est première et produit les frères ; par contre le père arrive tardivement dans l'histoire de l'humanité ; il n'y a pas de père dans les sociétés archaïques, mais des oncles... Pour qu'il y ait un père, il faut que l'on reconnaisse un lien entre l'acte de procréation et l'enfant et la création du noyau mari-femme-enfants ; ainsi le père est arrivé très tard dans l'humanité et a, d'ailleurs, provoqué beaucoup de perturbation (d'où la psychanalyse).

L'idée de fraternité dans les sociétés archaïques, mais également dans les sociétés historiques comme les Etats-Nations, est très présente. On observe la production d'une intense fraternité mythique. Ainsi dans les sociétés archaïques de l'ancêtre commun, dont les descendants sont des frères, dans nos sociétés nationales la mère-patrie, substance masculine/féminine puisque ce qui est maternel c'est amour, foyer... ce qui est paternel c'est l'autorité. De cette patrie nous sommes les enfants. "Allons Enfants de la Patrie", on fraternise au moment du culte patriotique, de la lutte contre l'ennemi. Je pense donc que l'idée fraternelle est une idée capitale comme ciment mais elle a besoin d'une image maternelle et paternelle. Je ne crois pas qu'on puisse faire de la fraternité abstraite ; c'est pour cela que dans Terre-Patrie, l'idée de Patrie est là pour fonder la fraternité.

MELAMPOUS : Il est frappant que dans "Liberté, égalité, fraternité", la fraternité soit toujours un peu mise à l'écart dans l'idée républicaine.

E. MORIN : En fait, cette notion de fraternité est plus tardive car c'est la révolution de 1848 qui a inclus ce troisième terme. C'est la sève socialiste



qui a apporté l'idée de fraternité - déjà implicite dans la révolution de 1789 - mais qui est l'apport propre de 1848.

MELAMPOUS : Solidarité, fraternité c'est la même chose ?

E. MORIN : A mon avis, oui. Solidarité, communauté, fraternité sont des termes qui se répondent. Fraternité est plus intense, plus intime.

MELAMPOUS : La République a-t-elle encore un sens pour vous ?

E. MORIN : En tout cas sa devise à un sens. Il y a une complexité propre du principe trinitaire de "liberté, égalité, fraternité", termes complémentaires et antagonistes tout à la fois. La IIIe République dans la grande période de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle a eu une énergie formidable qui tenait au fait de sa sève quasi religieuse ; elle avait quand même un fondement religieux très fort, dans cette idée du service de la République fait par des serviteurs, administrateurs et citoyens intègres. La France était un modèle d'administrateurs ; déjà il y avait pas mal de corruption politique mais la Haute Administration restait tout à fait intègre et il y a eu la laïcité, les instituteurs, qui n'étaient pas seulement des anti-curés mais également des missionnaires. Et cela s'est dégradé aujourd'hui...

Je pense qu'il y aurait moyen de "re-grader"

tout ceci si les instituteurs reprenaient le sens d'une mission éducative, à partir du fait que les enfants ont naturellement le sens de la complexité, des différences entre les choses, s'ils se donnaient pour tâche d'apprendre à "relier", d'apprendre à contextualiser, au lieu d'apprendre des choses séparées ; il faudrait aussi apprendre dès le début la fragilité du témoignage, la critique de son propre témoignage, de ce que ses yeux ont vu : apprendre à voir, par exemple, ce qu'est une scène de ménage - c'est-à-dire qu'il n'y a pas une causalité linéaire - apprendre à voir la vie quotidienne, la télévision...

MELAMPOUS : Ce qui est frappant, c'est de voir comment souvent le travail du juge des enfants consiste à jouer ce rôle d'"instituteur du social" au sens de qui enseigne, qui transmet. On a l'impression d'être un "SAMU social" par carence des institutions, par manque de possibilité d'intégration par les institutions normalement chargées de cela, par phénomène d'exclusion. Le juge des enfants nous semble immergé dans la complexité.

E. MORIN : Je pense qu'il y a une révolution à faire dans la pédagogie primaire et que les instituteurs pourraient se réveiller dans une Mission qui a un sens mais on a contre soi toutes les structures, institutionnelles et mentales... J'envisage d'ailleurs un petit manuel à l'usage des écoliers, enseignants et citoyens, consacré à une nécessaire réforme de la pensée.



POUR ALLER PLUS LOIN AVEC EDGAR MORIN...

Autour de la Méthode et de la Complexité

- *La nature de la nature* (T 1), Seuil, Collection Points Essais, 1981
- *La vie de la vie* (T 2), Seuil, Collection Points Essais, 1985
- *La connaissance de la connaissance* (T 3), Seuil, Collection Points Essais, 1992
- *Les idées, leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation* (T 4), Seuil, 1991
- *Arguments pour une méthode*, Colloque de Cerisy, Seuil, 1990
- *Introduction à la pensée complexe*, E.S.F., 1990

Anthropologie, sociologie, politique

- *L'homme et la mort*, Seuil, Collection Points Essais, 1977
 - *Le cinéma ou l'homme imaginaire*, Editions de Minuit, 1956
 - *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil, Collection Points Essais, 1979
 - *L'esprit du temps*, Livre de Poche, Biblio-Essais, 1982
 - *La rumeur d'Orléans*, Seuil, Collection Points Essais, 1982
 - *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991
 - *Terre Patrie*, Seuil, 1993
- *Vidal et les siens*, Seuil, 1989
- *La fin de l'histoire*, ouvrage collectif avec des contributions d'E. Morin, C. Castoriadis, M. Ferro, Editions du Félin, 1992

De nombreux articles dans le journal "Le Monde"

Un passionnant dossier du Magazine Littéraire (n° 312 - juillet 1993) autour de "*la fin des certitudes : de Sénèque à Edgar Morin*"

Un entretien entre Edgar Morin et Tobie Nathan sur Vie et mort des idéologies, Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie, n° 19, 1992